



Dans le courant du mois de Juillet, un garde mobile, Rivaud, gendre d'un habitant de Villeneuve, apprenant que des manœuvres à cheval se feront dans le secteur et que les hommes stationneront dans le village, les maquisards sont conduits à Vérinas près de Saint-Christophe pour une semaine. La première réunion départementale des Mouvements Unis de Résistance (MUR) a lieu à Saint-Junien, rue Lucien Dumas, mi Juin 1943, en présence de trois membres de la résistance de st Junien : Geneste, Chanson et Lafontan. Fin juin, il est décidé de créer une école de cadres sur l'île de Chaillac, mais le plan est annulé car la configuration des lieux s'avère peu sûre. Fin Juillet le groupe quitte la maisonnette de Brugeron à Villeneuve pour aller près de La Loge. Là, des abris souterrains sont construits et une petite toile de tente sert d'abri à un homme évadé des mains de la Gestapo. Il a les tympans percés par les mauvais traitements, et il ne peut rester sans soins, qui lui sont prodigués par un jeune étudiant infirmier, François, un réfractaire, avec quelques médicaments provenant de

chez la pharmacienne de Brigueuil, Mme Pécaud et l'aide du Dr Misès. Il est transporté par un camionneur de Saint-Junien, Dussoulier, et caché dans la chaufferie de l'hôpital de Saint-Junien par la directrice de l'établissement Mlle Martin. Un matin le colonel Chanson, de l'état-major de l'AS Saint-Junien, vient faire une visite surprise aux maquisards. Ils sont approvisionnés par Vevaud, épicier en gros de Saint-Junien. Ce groupe se déplace et va se cantonner au lieu dit « le Pré de la Dame », en forêt profonde. Là passeront près de soixante hommes. Y séjourneront entre autres deux marins en congé d'armistice, André Videau, originaire de Hiesse, qui vient de Bizerte, et Christian Baudillon, originaire de Limoges, venant de Toulon ; un marin pompier, Dubernet, réfractaire d'Arcachon ; des déserteurs de l'armée allemande, dont deux Allemands, Hans et Hubsch ; deux Yougoslaves, UHL et X ; un Hollandais nommé Daniel ; deux Lorrains Nicolas et Marcel ; deux Alsaciens, Herges et Melchior (fusillés à limoges). Ensuite viendront un Marocain, Boujema Ben Tahar,



musulman de Sidi Sliman, perdu en France pendant la campagne de 1940, ainsi qu'un autre Musulman ; un déserteur des tours de guet de Limoges, Robert Simonnet ; un déserteur de la DCA de Limoges Paul Faurieux; un chasseur à pied en congé d'armistice venant d'un maquis de Corrèze, Jean Billac; un inspecteur de police de Limoges, d'origine Suisse, Sparapan, recherché ; un employé de ferme réfractaire de Lesterps Adrien Devaine ; coiffeur de La Chapelle-Bâton réfractaire, Tinjeaud ; un télégraphiste de Limoges réfractaire, Dulac ; un ébéniste de Limoges réfractaire, Georges Bonnaud ; un jeune menuisier de Limoges de dix-sept ans Lucien Bonnaud ; un agriculteur de Saulgond réfractaire, Louis Bourdier ; deux hommes du maquis qui disparaîtront en passant les Pyrénées, Buisson et Valladeau ; un jeune de dix-sept ans venant de Verdun, Philibert Chaty ; trois jeunes des environs de Brigueuil, Maurice Rougier, Marcelin Michaud et Dalbin ; un prisonnier de guerre évadé originaire de Chira, Paul Palard ; ainsi que les réfractaires Robert Dardillac, Léon Réjeasse,

Robert Bataille, Armand Raynaud, Dubernet, Maxime Mazeau, Pierre Gros, Maurice Roufanche. Puis, c'est l'arrivée d'une famille juive amenée par la résistance juive de Limoges, la famille Georges, avec un enfant de cinq ans, dont le père était commandant dans l'armée française pendant la campagne de 1940. La femme et l'enfant ne pouvant pas rester en forêt, ils vont à Villeneuve, sous la protection d'un ancien déserteur de l'armée allemande de 1914/18, Eglhof. Quelques mois plus tard, un auxiliaire des Postes trouvant très belle cette femme blonde, il lui fait des avances insistantes. L'ancien de 1914 apprend les faits et lui met le couteau sous la gorge. L'auxiliaire des Postes ne qui n'est pas revenu de sitôt à Villeneuve. Se joindront par la suite au groupe les hommes du maquis AS du Chambon qui, après une menace d'attaque imminente en juillet, sont dirigés sur le maquis AS de Saint-Adjutory. Ne pouvant plus subvenir en vivres, les hommes sont dirigés sur le maquis de la forêt de Brigueuil, début septembre 1943. Un matin, Pichon, le garde de la forêt, rend visite



au groupe de réfractaires et demande au responsable de rencontrer au château du Fraisse, commune de Nouic (Haute Vienne), le propriétaire de la forêt, M. des Monstiers Mérinville. Celui-ci demande à connaître les occupants de sa forêt, ce qui est fait. Il est d'accord pour laisser le maquis stationner sur ses terres et assure que les hommes n'auront rien à craindre en ce qui le concerne. Le problème du ravitaillement en vivres devient crucial. Au début, le patron gantier qui sous-louait le corps de ferme abritant les premiers réfractaires à Villeneuve réglait les vivres et même la paille sur laquelle les hommes dormaient. A cette époque les bons de réquisition des maquis n'étaient pas acceptés par le monde agricole. Devant le nombre grossissant de réfractaires, et ne pouvant plus subvenir à leurs besoins, le patron gantier, qui est un des responsables de l'AS, prend contact avec Pierre Geneste du groupe Libération de Saint-Junien. Avec de ; maigres ressources financières obtenues par une liaison Limoges-Brive-Lyon, on peut continuer à nourrir le groupe. A partir de septembre, le

problème financier se repose et il est décidé de rançonner les rois du marché noir. Une expédition nocturne est effectuée sur la route de Confolens chez un agriculteur polonais. Une fois arrivé dans cette ferme, le groupe s'aperçoit que cette famille vit dans une pauvreté extrême. Les enfants dorment dans la paille, un os de jambon sans viande est suspendu dans la pièce, les meubles sont pratiquement vides. Une seconde expédition est réalisée cette fois dans une maison bourgeoise, mais elle est inhabitée et vide. Les hommes rentrent bredouille. Les renseignements proviennent d'un ancien de la Marine, dit le Mataf, qui pour un coup de rouge est capable de dire n'importe quoi. La Résistance de Saint-Junien avertit le groupe qu'un camion de gendarmerie transportant des chaussures et des vêtements doit être pris. Le plan est mis en œuvre : le camion est arrêté, le gendarme conducteur est attaché à un arbre avec un sac sur la tête par mesure de sécurité. Quelques chaussures sont sorties du camion, à utiliser seulement dans la forêt car elles sont reconnaissables et il serait



imprudent de les porter en ville. Les vêtements sont des blousons, ils sont amenés chez un teinturier de Saint-Junien afin d'être teints. Le camion est conduit par deux membres du maquis, depuis la forêt jusqu'au maquis de Sainte-Avère en Dordogne. Quelques semaines plus tard, il est décidé de récupérer un camion d'essence dans un dépôt au bas Maluchat à Saint-Junien. Il est conduit de la même manière au maquis de Saint-Alvère. Ce maquis sera détruit début octobre 1943. L'AS Saint-Junien donne l'ordre de saboter des batteuses pour éviter l'expédition du blé pour l'Allemagne. Deux sabotages ont lieu dans le secteur de Brigueuil. Une batteuse a le sifflet supprimé, la seconde a la courroie emportée. Après réflexion, les sabotages s'arrêtent, car les troupes d'occupation s'approvisionnent sur les stocks qui leurs sont destinés et, si ceux-ci sont épuisés, elles s'approvisionnent sur les stocks de blé destinés à la population des villes, déjà en manque de pain. Le maquis de Brigueuil n'étant pas armé, ou très peu, il faut récupérer des armes. Il faut aller les chercher

chez des agriculteurs ayant participé à la guerre 14/18 pour obtenir si possible quelques munitions. Dans le secteur de Saint-Junien, on ramène une dizaine de fusils Lebel, quinze cartouches et trois revolvers. Un habitant de Villeneuve, Carlin, donne une mitrailleuse allemande, mais sans chargeur ni munition. En septembre, un membre du maquis, parti sur Limoges en compagnie d'un membre de la résistance de Saint-Junien, Vicariot, ramène deux mitrailleuses Sten et deux chargeurs. L'état-major local de l'AS Saint-Junien demande au maquis de rechercher un terrain pour un éventuel parachutage d'armes. Le terrain le plus propice est dans un pré aux environs de La Loge. Les hommes du maquis écoutent Radio Londres chez le minotier du secteur. A l'automne, un avion survole la forêt plusieurs matins de suite. Les hommes utilisent du bois sec pour leur cuisine, évitant la fumée pour ne pas se faire repérer. Le pain est approvisionné par un boulanger de Brigueuil, Paul Perrier.



C'est le plus jeune des maquisards (âgé de 17 ans), entré au maquis avec son frère réfractaire au STO, qui est chargé d'aller chercher le pain. Un soir de septembre, il est décidé de rendre visite, avec deux habitants du Pic (commune de Javerdat, Haute-Vienne), Puybras et X, à un chef gestapiste à La Valette (commune de Montrol-Sénart, Haute-Vienne). Ce dernier est absent, mais le groupe revient au maquis avec un revolver et deux carabines « 22 long rifle ». Vers là mi septembre, le groupe reçoit de la résistance de Saint-Junien l'ordre de partir vers Saint-Auvent au lieu dit « la Côte ». Les hommes sont évacués par un camion venu de Saint-Junien. Un détachement de miliciens doit attaquer la forêt de Brigueuil. Seule une dizaine d'hommes du Corps Franc créé à Villeneuve quelques jours plus tôt reste sur place. Courant octobre, avec le froid et l'humidité, les hommes ne peuvent plus rester dans les bois. Il est décidé d'aller se réfugier dans la maison forestière près des hameaux Chez le Bru et Le Jarrissou. Un soir de fin octobre, un habitant de Brigueuil prévient le groupe de la

forêt. La secrétaire de mairie Mlle Marie, une Lorraine, fait savoir au groupe par le chef de gendarmerie Chapeau, qu'elle a vu deux femmes en pension à l'hôtel de Brigueuil, qui demandaient des renseignements sur la résistance locale, disant qu'elles voulaient entrer au maquis. La postière confirme que ces femmes ont eu des conversations téléphoniques avec la Gestapo de Limoges. Elles ont l'ordre d'entrer en relation avec ce maquis par tous les moyens. Germaneau, le gérant de l'épicerie coopérative rapporte la conversation de ces deux femmes entendue sous la fenêtre de leur chambre. Elles n'ont plus que deux jours pour découvrir où se cachent les terroristes. Embarquées par une voiture le lendemain, elles disparaîtront. Le dimanche 7 novembre 1943 à la levée du jour, le plus jeune du maquis est envoyé pour effectuer une liaison avec le groupe de Villeneuve. A cent mètres de la route, il aperçoit un camion allemand. Il revient prévenir le groupe de la maison forestière. Les maquisards n'ayant pratiquement pas d'armes et de munitions, sont dans



l'impossibilité de tenir tête à des soldats aguerris. Ils se dispersent par groupes de cinq à six hommes et passent entre les mailles du filet, car la forêt n'est pas encore entièrement encerclée. Le corps franc de Villeneuve tente de venir à la maison forestière pour donner l'alerte, mais arrive au moment où les Allemands achèvent d'encercler la forêt, et il ne peut agir. Les Allemands ont installé leur PC à la Boulonnie, dans une maison appartenant au propriétaire de la forêt. Il s'agit d'un bataillon de la « Légion géorgienne » de l'armée du Reich, dont les missions sont la chasse aux maquisards. Nicolas, du groupe de Villeneuve est envoyé à l'état-major de l'AS Saint-Junien pour expliquer la situation, car si un homme est pris par les Allemands et parle, c'est toute l'organisation locale qui tombe. Des mesures de sécurité sont prises. L'adjudant-chef Henri Bort, de la gendarmerie de Saint-Junien, est venu à moto pour tenter de prévenir, mais sans succès. Le chef de la gendarmerie de Brigueuil, qui est sous le contrôle des Allemands, ne peut agir. Des détonations se font entendre ; ce sont les

anciennes sapes du Pré de la Dame que les Allemands font sauter. Puis on entend d'autres détonations venant de la direction de Villeneuve. Ce sont les premiers abris qui sautent. Les Allemands demandent : « Deux femmes dans maquis vous avez vu ? ». Un groupe va se réfugier à Les Osiers, un autre groupe à Saulgond. Un autre groupe reçoit une rafale de mitraillette à la sortie d'un bois au dessus du Jarissou. Plusieurs habitants sont malmenés à coups de crosse dont Boulesteix et Colombier. Un groupe de maquisards se rend à Etagnac à neuf heures. Le brouillard se lève et l'on entend le ronflement d'un avion qui surveille les opérations. Le groupe de maquisards, ayant entendu des chiens, pense que se sont les Allemands qui les recherchent. Les hommes marchent dans un ruisseau d'eau glacée le plus longtemps possible. Ils n'ont qu'une idée en tête : fuir le plus loin possible. Arrivés en vue de la côte des Mines sur la RN 141, les hommes aperçoivent une colonne allemande de trente camions, ambulance et motos (environ 800 hommes). Plus tard, ils



apprendront que la colonne avait cernée le bois du Chambon sans succès. Enfin, le groupe, tout mouillé, n'ayant rien mangé depuis la veille, arrive à Etagnac chez le gérant de l'épicerie. Sa femme prépare le repas lorsque le jeune beau frère de seize ans, Raynaud, qui fait le gué, arrive en courant : « la Gestapo est devant la porte ». Les hommes sortent par la porte donnant sur des jardins. Pendant ce temps, les Allemands, sous la conduite de deux agents français de la Gestapo, dont Boissou, arrêtent la fille du café, Mlle Renoux. Elle avait eu la visite de ces personnages dans l'après-midi se faisant passer pour des résistants. Boissou lui a confié un pistolet que les Allemands ont trouvé chez elle. Mlle Renoux sera déportée (rentrée). Le groupe quitte Etagnac et part pour Vérinas (commune de Rochechouart). La distance étant trop longue, dans la nuit, le groupe qui tombe sur une grange fermée à clé, décide de s'y abriter. Vers 21 heures, un des maquisards va frapper à la porte de la première maison. Un petit vieux avec sa femme étant au coin du feu, il explique la

situation dans laquelle se retrouvent lui et ses compagnons. L'agriculteur accepte de les loger dans la grange, mais ne veut pas que les maquisards se montrent à ses voisins. Cette même nuit, ils entendent un avion tourner dans le secteur. Le maquis devait recevoir un parachutage à La Loge (commune de Brigueuil). Mais il est impossible de revenir sur les lieux et d'allumer un feu. L'avion est reparti. Le message était « le chat Mini est sur le mur, deux fois ».

Vers deux heures du matin, le froid réveille les hommes. Ils n'ont pas de couverture, ils n'ont rien mangé depuis la veille de l'attaque du maquis et ils sont encore mouillés d'avoir marché dans les ruisseaux lors de leur fuite. Vers six heures, le fermier vient les faire sortir de la grange et le groupe part pour Vérinas, où les hommes arrivent vers midi, dans une ferme amie, chez Thaury. Là, les hommes se restaurent, se sèchent au coin du feu et vont dormir dans la paille. Le lendemain, le coiffeur de Saint-Christophe, agent de liaison donne des informations sur les hommes du maquis



et du groupe de Villeneuve : « aucun homme du maquis n'est inquiété, ni au bois du Chambon par les Allemands ». Les maquisards reviennent à la maison forestière puis à Villeneuve. Le maquis reprend sa vie normale. Le 16 novembre vers 20 h, deux individus viennent à la maison forestière rendre visite aux maquisards de la part de la résistance de Saint-Junien et leur demandent de faire creuser des tranchées pour y cacher des armes, car ils vont recevoir un parachutage. « Les tranchées sont pour nous » dit un maquisard. Après le départ de ces deux agents de la Gestapo. Les hommes partent aussitôt près du village de La Cour, dans une ferme amie. Au petit matin vers 5 h, une quarantaine d'Allemands guidés par un des agents de la Gestapo, viennent mettre le feu à la maison forestière, vont chercher les voisins les plus proches et menacent d'en mettre un dans le feu, car il ne veut pas dire où se trouvent les « terroristes ». Un autre habitant est roué de coups de crosse et de pied. Boulesteix, un grand-père de quatre-vingt ans, reçoit une balle dans le

mollet, tirée par l'agent français de la Gestapo. Puis les habitants du village sont mis face au mur de la grange, hommes, femmes, enfants. Des maisons du hameau sont perquisitionnées. Les granges sont fouillées. Dans la matinée, les Allemands ; repartent bredouille vers Limoges. Le lendemain soir, vers 19 h, le car de Chatenet, un Saint-Juniaud, guidé par un membre de l'état-major local de la Résistance, passe prendre les maquisards regroupés au village de La Cour. Ils sont transportés, à plat ventre dans le car, pour aller se reformer au Repaire de Chéronnac, chez le maire du pays, Ringuet. C'est la création du Maquis de Chéronnac par un groupe d'anciens du maquis de Brigueuil. Trois semaines plus tard, le 8 décembre 1943 au soir, les hommes du maquis du Repaire de Chéronnac, n'ayant pratiquement pas d'armes, vont faire un coup de main à la gendarmerie de Saint-Laurent-sur-Gorre. Ils récupèrent quelques pistolets et des mousquetons, mais laissent son arme au chef de gendarmerie. Une commerçante installée en face de la gendarmerie, voyant le manège,



téléphone à la gendarmerie de Rochechouart. Un homme du groupe, déjà fiché pour avoir liquidé deux policiers à Limoges, sera reconnu. Les hommes de ce maquis de Chéronnac, passent début 1944 sous le contrôle d'Antoine, de l'AS Cussac, et seront arrêtés fin janvier 1944, fusillés ou déportés. Quelques hommes passeront aux FTP de Cussac en mars 1944 et seront arrêtés. Un autre petit groupe (dix hommes) va se reformer à Villessot (commune de Saint-Christophe) en mars 1944. Restant en contact avec l'AS Saint-Junien, il passe au maquis FTP de Pressac en juillet 1944. Deux mois plus tard, le 20 janvier 1944, sur dénonciation d'un « collabo », le maire de Chéronnac sera arrêté et déporté (rentré), ainsi qu'un membre de l'état-major de l'A.S. Saint-Junien, caché à son domicile, ayant déjà échappé à l'arrestation en début de mois (déporté non rentré). Quant à l'agent français de la Gestapo ayant dénoncé le maquis de Brigueuil, il est abattu le 20 novembre 1943 vers 20 h, du côté de la gare à Saint-Junien, par un membre du maquis de Brigueuil. Les maquisards

découvrent sur lui une liste de noms de Saint-Juniauds (Varnoux Jean, abbé, Jardinet, Combette, Chadourne, Salomon, Brunaud Marcel) et de juifs réfugiés, ainsi que l'argent qu'il a touché pour la fourniture de cette liste. Les personnes dénoncées doivent fuir. Personne n'est arrêté. Fin décembre 1943, la dizaine d'hommes du corps franc restés à Villeneuve après la seconde attaque du maquis, se retirent sur Limoges chez la mère du plus jeune maquisard. Début janvier 1944, les hommes de ce Corps Franc vont sur Béziers où ils seront arrêtés sur dénonciation à la fin du mois. Certains ont la chance de s'évader du train en gare de Valence, les autres seront fusillés, déportés ou internés. A la libération, les chefs de gendarmerie de Brigueuil, Chapeau, et de Saint-Junien, Bort, bien qu'ils aient aidé le maquis pendant l'année 1943, sont arrêtés par des « libérateurs ». Ils doivent leur salut à deux résistants de Saint-Junien, dont un ancien du maquis de Brigueuil, qui sont allés les sortir de leur geôle. Parmi la soixantaine d'hommes passés au maquis de Brigueuil, nous n'avons



qu'une quarantaine de noms, dont une vingtaine de maquisards qui ont été fusillés, déportés ou internés.

Comptes du maquis, sur lesquels figurent des indications, des noms, des origines, etc.